

**LA MORT DE LOUIS
XVI
TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.**

SAINT-AIGNAN, Etienne
1793

**LA MORT DE LOUIS
XVI**
TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

[par Etienne SAINT-AIGNAN]

À PARIS, Chez les Marchands de nouveautés.

1793

PERSONNAGES

LOUIS XVI, roi de France.
MARIE-ANTOINETTE, reine.
ELISABETH, soeur du roi.
Le DAUPHIN, âgé de sept ans.
MADAME ROYALE, âgée de treize ans.
LAMOIGNON DE MALESHERBES, défenseur officieux du roi .
DESEZE défenseur officieux du roi
TRONCHET défenseur officieux du roi.
PHILIPPE D'ORLÉANS.
GARRAN DE COULON.
KERSAINT.
MANUEL.
CHARLES VILLETTE.
BARRÈRE.
ROBESPIERRE.
MARAT.
LEQUINIO.
THURIOT.
DANTON et plusieurs autres.
Députés de la Convention nationale.
SANTERRE, commandant de la Garde nationale.
Le Confesseur du roi..
Commissaires du conseil de la Commune..

La Scène est à Paris.

ACTE I

Le théâtre représente une salle d'un des comités de la Convention nationale.

SCÈNE I.

Lamoignon, Desèze, Tronchet.

TRONCHET.

Le voici, Lamoignon, ce jour si redoutable,
Où du Sénat français l'arrêt irrévocable,
Peut-être, de Louis, en prononçant la mort,
Va consterner l'Europe et décider son sort !
5 Déjà chez d'Orléans une loi préparée,
A du peuple écarté la sanction sacrée.
Je crains que, sous son nom, dans ce jour usurpé,
Par quelques scélérats, son voeu ne soit trompé.

LAMOIGNON.

10 Je le crains comme vous ; et ce Sénat perfide,
S'il ne méditait pas un affreux régicide :
(Quant à ce jugement tout le peuple est lié)
A sa décision l'aurait associé.

DESÈZE.

Moi, j'ose espérer mieux ; non, je ne saurais croire
Que d'un tel attentat on souille notre histoire.
15 Les écarts monstrueux de quelques orateurs,
N'en imposeront point à nos législateurs ;
Il en est dont les coeurs à la vertu fidèle,
Déjoueront des Marats les trames criminelles.
Tout sentiment d'honneur n'est pas encore éteint ;
20 Et pour un Thuriot, nous avons dix Kersaint.

LAMOIGNON.

Puissé-je me tromper ! Ah ! s'il faut qu'il périsse,
Ciel, détourne sur moi l'horreur de son supplice !
Trop heureux d'épargner, par mes obscurs malheurs,
À la France un grand crime, au monde entier des pleurs.
25 Louis n'enfanta point, par de folles dépenses,
Le ver qui dévora le suc de nos finances.
Ce prince infortuné, bien loin d'être pervers,
À sa seule faiblesse a dû tous ses revers.
D'un roi faible, grand Dieu, que le peuple est à plaindre !

30 Le plus cruel tyran fut cent fois moins à craindre,
Tels que soient ses excès, ou que soient sa fureur,
Ils doivent s'arrêter aux bornes de son coeur.
Mais un roi bienfaisant qui, de crime incapable,
Est des crimes d'autrui le jouet déplorable,
35 Dans un abîme affreux de maux et de forfaits,
Lorsqu'il va s'engloutir, engloutit ses sujets ;
Louis en offre, hélas, un trop funeste exemple !

DESÈZE.

Vous avez vu la cour ; je n'ai vu que le Temple.
Pour le bras de Louis, ferme au sein des dangers,
40 Le sceptre fut pesant... et les fers sont légers ;
Son coeur inaccessible aux remords, à la crainte,
Du calme sur son front a réfléchi l'empreinte ;
Du diadème enfin jamais la majesté
N'égala de ce front la noble nudité.
45 Tel je l'ai vu, du moins, dans ce jour mémorable,
Où de son défenseur j'eus le titre honorable,
Quant Target lâchement eut récusé le choix
Et du plus malheureux et du meilleur des rois ;
Sa constance un instant ne s'est pas démentie.
50 Marqués par de grands traits, tous les jours de sa vie
Nous montrent le héros placé sur ces hauteurs,
D'où l'on peut du vulgaire affronter les fureurs ;
À s'élancer vers Dieu son âme est toujours prête ;
Au glaive, sans pâlir, il offrirait sa tête....

TRONCHET.

55 Il l'offrira.

DESÈZE.

Non, non, et le Sénat français,
S'il ne croit pas au ciel, croit à ses intérêts.

LAMOIGNON.

On vient : c'est d'Orléans. L'aspect de cet infâme
D'un sentiment d'horreur a pénétré mon âme ;
J'aperçois avec lui Robespierre et Marat.
60 Cher collègues, fuyons ce groupe scélérat.
Que ferions nous ici ?

DESÈZE.

Restons ; Kersaint s'avance.
Je vois Garran, Villette amis de l'innocence ;
Contre les factieux ils seront son support.

SCÈNE II.

**Les Précédents, Philippe d'Orléans, Barrère,
Garran de Coulon, Kersaint, Charles Villette,
Robespierre, Marat, Léquinion, Thuriot,
Danton, et plusieurs autres députés.**

DESÈZE.

65 Louis, jugé coupable attend de vous son sort ;
 Je me tais ; du Sénat nous respectons l'ouvrage ;
 On ne nous verra point, apôtres du carnage,
 Vers la sédition dirigeant les esprits,
 Pour sauver Louis Seize, ensanglanter Paris.
 L'équité, la vertu, voilà nos seules armes.
 70 Souffrez, qu'en votre sein, déposant ces alarmes
 Sur ce procès sacré, pour la dernière fois,
 L'austère vérité vous parle par ma voix.
 Louis est renversé ; tu peux, Sénat auguste,
 Te montrer généreux.... ne te montre que juste.
 75 Pour le mieux condamner, qu'as-tu fait ?... une loi,
 Par laquelle il n'est plus ni citoyen, ni roi.
 Roi ! Malgré tout sophisme et tout détour coupable,
 Louis vous le savez, serait inviolable ;
 Citoyen ! Il pourrait réclamer le soutien
 80 Que votre code assure à chaque citoyen.
 Il vous dirait, sans doute : Où sont ces lois tutrices
 Qui couvrent l'accusé de leurs formes propices ?
 D'actes et de pouvoirs, cette distinction,
 Sans laquelle il n'est point de constitution ?
 85 Ces jurés que des lois équitables et sages.
 À la faible innocence ont donné pour otages ?
 Ces suffrages réduits ? Ces récusations,
 Qu'on oppose à la haine ou bien aux passions ?
 Ce scrutin précieux qui fait, par son silence,
 90 À la seule justice incliner la balance ?
 En un mot, ces appuis qu'un citoyen jamais
 N'a, fut-il criminel, invoqués sans succès ?
 Vous voulez me juger, peut-il encore vous dire ;
 Et vos opinions ont parcouru l'empire !
 95 Vous voulez me juger, vous mes accusateurs !
 Vous qui d'assassinats accueillez les auteurs,
 Et chez qui, pour me perdre, une loi provoquée
 N'existait pas encore.... et m'était appliquée !
 Louis vous a parlé : nous laissons à vos coeurs
 100 Le soin de travailler avec ses défenseurs.

Les conseils de Louis se retirent.

SCÈNE III.

**Les Précédents, exceptés Lamoignon, Desèze
et Tronchet.**

GARRAN DE COULON.

Que de la vérité l'éloquence est touchante,
Pour le crime où l'erreur, sa voix est foudroyante.
Ce conflit de pouvoirs a droit de m'effrayer.
La liberté le veut, je dois m'en dépouiller.
105 Quand le voile est tombé, l'erreur est sans refuge.
Je ne puis être ici législateur et juge ;
Je suis législateur, et, politiquement,
Je promets de voter pour le bannissement.

BARRÈRE.

Je voue à tout despote une guerre éternelle ;
110 Cette guerre est à mort : elle doit être telle ;
Et de la liberté l'arbre majestueux,
Ne croîtra qu'arrosé de leur sang odieux.

ROBESPIERRE.

Puissent, puissent ces rois qui viendront nous combattre,
N'avoir tous qu'une tête, et moi, d'un coup l'abattre !
115 Prométhée, en mes mains remets le feu sacré,
Et de tous les tyrans le globe est délivré.
Damien, ton noble sang bouillonne dans mes veines....

D'ORLÉANS.

Le plus pur sang du peuple a pénétré les miennes.
Et j'en ai pour garant le vertueux transport
120 Qui du traître Capet me fait voter la mort.

LÉQUINIO.

La mort.... Non, non, pour moi, c'est trop peu que sa vie,
Ma vengeance à ce prix serait mal assouvie.
Qu'il vive, pour l'opprobre, et contemplant son bras
Enchaîné pour jamais aux travaux des forçats.

KERSAINT, avec la plus vive indignation.

125 Ciel ! Que viens-je d'entendre ! Est-ce un monstre farouche ?
C'est un juge ; et l'écume est encor sur sa bouche,
Je reste pour Louis : mais libre de son voeu,
Kersaint ne siège plus avec un tigre.... Adieu.

Il sort.

SCÈNE IV.

Les Précédents, excepté Kersaint.

CHARLES VILLETTE.

Je vois législateurs, et non sans amertume ;
130 Que la guerre civile en votre sein s'allume.
Il semble qu'un génie atroce, malfaisant,
Sur le Sénat français plane dans ce moment.
J'ai longtemps hésité, je tremble de le dire ;
Mais il est parmi nous un parti qui conspire,
135 Un parti furieux, désorganisateur,
Qui d'un vaste complot cache la profondeur.
Dirai-je à quels excès, lâchement téméraires,
Vient de s'abandonner un de ses émissaires ?
Plein des vastes objets qu'embrassait mon esprit,
140 J'entrais ici rêveur.... Arrête, m'a-t-il dit ;
Condamne le despote ; et pour qu'il t'en souviene,
Choisis de prononcer ou sa mort.... ou la tienne.
Il m'échappe à ces mots. Je ne puis celer :
On eût vu dans mes yeux la rage étinceler....
145 Je ne crains pas la mort.... Que dis-je ! Ah ! Oui, j'envie
Le destin du héros qui meurt pour sa patrie !
Je saurai, citoyens, le prouver aujourd'hui.
Louis aura dans moi son plus solide appui.
Mais qu'on ose insulter jusqu'en ce sanctuaire
150 Dans son représentant la république entière.
Qu'on joigne la menace à ce délit affreux,
J'en ai dû ressentir un courroux vertueux.
Avant qu'un grand arrêt fixe nos destinées,
Poursuivez les auteurs des sanglantes journées !
155 Que la postérité, sur les fastes français !
D'un cachet infamant doit marquer à jamais.
Craignez de nous plonger dans un nouvel abîme ;
De son impunité faites sortir le crime.

En fixant Philippe d'Orléans.

Un masque affreux le couvre.... osez donc l'arracher.

En regardant Marat.

160 Qu'il n'ait plus de caveau qui puisse le cacher.

BARRÈRE.

Non, point d'ajournement ; que le tyran périsse,
Que demain le soleil éclaire son supplice.

Il sort ; Léquinio, Thuriot, Danton, et plusieurs autres le suivent.

GARRAN DE COULON, à d'Orléans.

Philippe, ton parti n'a pas encore vaincu ;
J'en sais ici plus d'un qui croît à la vertu,
165 Veut le bien.... le fera....

Il sort suivi de Charles Villette, et de plusieurs autres députés.

SCÈNE V.

Philippe d'Orléans, Robespierre, Marat.

D'ORLÉANS.

De cet homme intraitable
Toujours l'austérité m'a semblé redoutable :
De mes complots le voile est trop tôt déchiré ;
J'en crains pour leur succès l'éclat prématuré.
Le Sénat, déployant un ferme caractère,
170 Portera-t-il le coup qui m'est plus nécessaire ?

ROBESPIERRE.

Prince, il le portera. Que lui coûte un forfait ?
L'or dans son sein versé, produira son effet.
Mais je veux que perfide ou trop pusillanime,
Il ose à d'Orléans arracher sa victime :
175 Ceux qui des assassins aidaient les attentats,
Pour un meurtre de plus, pourront prêter leurs bras.

D'ORLÉANS.

Je tremble, et du roi le supplice s'apprête,
Que le peuple aux bourreaux ne dérobe sa tête.

ROBESPIERRE.

Le peuple !.... Ah, le français vous est bien peu connu !
180 Léger, faible, indolent, aisément prévenu,
On lui montre, il croit voir un tyran sanguinaire
Dans un roi, dont le crime est d'être débonnaire ;
Et s'il plaint de Louis les terribles malheurs,
Un jour fera couler et séchera ses pleurs.
185 D'un si faible intérêt nous n'avons rien à craindre.

MARAT.

Et puis à l'ineptie on saura le contraindre,
Commune, force armée, ils nous sont tous vendus.
Nos braves fédérés en armes répandus,
Escortent demain le monarque au supplice ;
190 Nul ne pourra sortir, qu'il ne soit leur complice.
Par Santerre, en un mot l'échafaud préparé,
Promet à nos desseins un succès assuré.

D'ORLÉANS.

J'en accepte l'augure, et mon coeur s'abandonne
À l'espoir qu'en ce jour votre amitié lui donne.
195 Sur sa reconnaissance, ah ! Vous pouvez compter ;
Oui, dès que sur le trône on m'aura vu monter,
Philippe vous appelle ; et sur la France entière
Régneront avec lui Marat et Robespierre.
De Louis que la chute affermis nos pas ;
200 Sachons la prévenir en ne l'imitant pas.
As-tu, peuple imbécile, un seul instant pu croire
Qu'à ton égalité je bornerais ma gloire ;

Et que pour affermir ta frêle liberté,
Puissance, éclat, grandeur, Philippe eût tout quitté ?
205 Tu me connaîtras mieux ; le français versatile
Veut d'un sceptre d'airain subir le joug utile
Il faut ou qu'il reçoive ou qu'il donne des fers.
Il en recevra donc ! Ô Louis tes revers
M'apprendront à porter ce pesant diadème,
210 Dont le poids fut trop lourd à ta faiblesse extrême.
Quand Philippe t'immole, accuse tes vertus,
Si j'eusse été Louis, il n'existerait plus.
Mais Manuel s'approche.... Eh quoi ! De son visage,
L'éclat est obscurci par un sombre nuage.
215 Que vient-il m'annoncer ?.....

SCÈNE VI.

Les Précédents, Manuel.

Manuel entre d'un air rêveur. En voyant Philippe qui s'approche de lui, il se retire.

D'ORLÉANS.

Me trompai-je ? Il nous fuit !....

MANUEL.

Je fuis....

D'ORLÉANS.

Quoi ?

MANUEL.

Le remord qui partout me poursuit
Depuis que des grandeurs la soif insatiable,
M'a fait de vos desseins le complice coupable.
Pour moi plus de repos ; l'enfer est dans mon sein.
220 Oui, contre un Dieu vengeur je veux lutter en vain ;
D'une horde barbare et par nous soudoyée,
Il peint les attentats à mon âme effrayée.
Philippe, je les vois, tes farouche soldats,
Semant partout le meurtre et les assassinats.
225 Les prisons de Paris regorgeaient de victime,
Dont les opinions avaient fait tous les crimes.
Que vois-je, infortunés, vos cachots sont ouverts !
Quoi ! Vous baisez la main qui vient briser vos fers !
Ah ! Plutôt.... Mais déjà le tribunal inique
230 A prononcé contre eux son arrêt tyrannique.
Les bourreaux sont tous prêts, et cet arrêt fatal
D'un horrible carnage est l'infâme signal.
De morts et de mourants des montagnes pressées,
De têtes en tous lieux les piques hérissées,
235 Les cris, le désespoir, et l'horreur et l'effroi :
Ce spectacle terrible est toujours devant moi.
Cette nuit occupé du procès mémorable,
Qui doit se décider dans ce jour redoutable,
Aux plus graves pensées je livrais mon esprit,

240 De mes sens, malgré moi, le sommeil se saisit.
De Lambale, à mes yeux que glace l'épouvante,
L'ombre dans ce moment tout à coup se présente,
Non telle qu'on l'a vue en ces jours enchanteurs :
Où l'éclat, la beauté, le luxe et les grandeurs
245 Remplissaient tous les vœux de son âme enivrée,
Mais l'ail cave et glacé, pâle, défigurée,
Les cheveux hérissés, disputant aux bourreaux
De son corps mutilé les livides lambeaux,
Dégoûtante, en un mot, de sang et de carnage ;
250 Je reculais. - Arrête, admire ton ouvrage,
Me dit-elle ; oui, c'est toi dont les cruels desseins
M'ont livrée innocente au fer des assassins.
Je t'avais pardonné ; mais ta fureur impie
De ton roi dans ce jour ose attaquer la vie,
255 Consommes ton forfait ; je ne puis l'empêcher :
Crois, au moins qu'à tes pas je saurai m'attacher.
Constante dans l'excès de ma rage ennemie,
Je serai ton bourreau, je serai ta furie ;
Sur ta tête en tous lieux, et dans tous les instants,
260 Mon bras, du désespoir, secouera les serpents.....
Je m'éveille à ces mots, mon âme épouvantée,
Sur ces tableaux cruels est sans cesse arrêtée,
Je ne puis, je l'avoue, en écarter l'horreur.

D'ORLÉANS.

Repoussez loin de vous une indigne terreur ;
265 Soyez homme, et chassez jusqu'aux moindres vestiges
De ces fantômes vains, de ces faibles prestiges.

à Marat, à Robespierre, à Manuel.

L'heure au Sénat m'appelle ; allons, et suivez-nous.
Les temps sont arrivés, frappons les derniers coups ;
Puis délivré d'un roi qui nous portait ombrage,
270 Sans crainte et sans remords consommons notre ouvrage.

MANUEL.

Un dessein différent me fait suivre vos pas ;
Si je puis le sauver, il ne périra pas.
Philippe, je renonce aux grandeurs, aux richesses,
Qu'offraient à mes désirs tes infâmes promesses.
275 Je ne suis vertueux, ni coupable à demi ;
Dès ce jour, vois dans moi ton mortel ennemi.

D'ORLÉANS.

Nous saurons réprimer l'excès de ton audace ;
Crains les proscriptions.

MANUEL.

Je brave ta menace.
Puissai-je à ma patrie, en montrant tes complots,
280 Épargner un grand crime, épargner de grands maux,
Sauver la république, après l'avoir trahie, Périr.....
Et que ma mort fasse oublier ma vie.

Il sort.

D'ORLÉANS, à Robespierre et à Marat.
C'en est fait, Robespierre ; et Philippe est perdu.

ROBESPIERRE.
Ne vous souvient-il plus que tout nous est vendu.

Ils sortent.

ACTE II

*Le théâtre représente une des salles de l'appartement du roi dans la tour du Temple.
On voit d'un côté, la porte d'un cabinet ; sur le devant de la scène sont des fauteuils,
et une table sur laquelle est un globe.*

SCÈNE I.

Deux Commissaires du Consiel de la Commune.

PREMIER COMMISSAIRE.

285 Tandis que de sa vie an Sénat on dispose,
Que fait, dans sa prison, le despote ?

DEUXIÈME COMMISSAIRE.

Il repose. Il repose ; et constant dans sa tranquillité,
Son oeil fixe la mort avec sérénité.
Cependant l'Assemblée a, presque toute entière,
290 Émis déjà son voeu sur cette grande affaire ;
Et des opinions le partage étonnant,
Laisse encore le doute errer en cet instant.
Je crains que le Sénat, soit faiblesse ou prudence,
De cet impur fléau n'ose purger la France.
295 Peut-être, du trépas le despote sauvé,
Est, à nous asservir, de nouveau réservé.
Oh ! d'un coeur vraiment libre, affreuse incertitude !

PREMIER COMMISSAIRE.

Je l'entends ; le voici.

SCÈNE II.

Les Précédents, Louis XVI, Le Dauphin, deux autres Commissaires sortant du cabinet.

Ces deux derniers Commissaires confèrent un instant à part avec les autres. Ils se retirent ; et ceux qui restent se tiennent à l'écart.

LOUIS, à son fils.

Reprenons notre étude.

Ils s'asseyent ; Louis prend le globe dans sa main.

300 Nous avons vu la France où régnerent longtemps
Les Bourbons, le bonheur, les arts et les talents ;
Où, sous l'abri sacré d'un gouvernement juste,
De la religion, croissait le cèdre auguste,
Qui, sur ce sol heureux qu'ombrageaient ses rameaux,
Versait du firmament la rosée à grands flots ;
305 Où le citoyen sage, à ses devoirs fidèle,
Toujours de la bonté fut l'aimable modèle,
Et trouvant dans les lois un support assuré,
Acquittait en échange un impôt modéré.
Les temps sont bien changé ; la licence effrénée
310 A souillé cette terre autrefois fortunée ;
Et frappant d'un poignard les ministres des cieux,
L'absurde impiété lève un front scandaleux-,
La liberté qu'elle offre est la mère du crime :
Tout français doit en être ou complice ou victime.
315 Aimer son roi, son Dieu, dans ces lieux pleins d'horreurs,
C'est vouloir du martyre obtenir les honneurs.
Mon fils, si du Très-Haut la justice éternelle
À régner sur ces lieux quelque jour vous appelle,
Si, pour exécuter son immuable loi,
320 Dieu vous condamne hélas ! Au malheur d'être roi,
Que jamais l'éclat faux d'une trompeuse gloire
Ne puisse de votre âme écarter sa mémoire ;
Et dans tous vos projets invoquez son secours ;
Mais de notre leçon ne troublons plus le cours :
325 Parcourons l'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Eh quoi ! Cette contrée,
Qui porta sur son roi sa main dénaturée ?
Ô ciel ! Ses habitants sont donc bien forcenés ?

LOUIS.

Ils le furent, mon fils.

LE DAUPHIN.

Ah ! Cher papa, daignez
De ce grand attentat me retracer l'histoire.
330 Je frémis d'y penser....

LOUIS à part.

Ah ! Dieu ! S'il pouvait croire....

Il remet le globe sur la table.

Haut.

Écoutez-la, mon fils ; que cet événement
Reste dans votre coeur gravé profondément.
Charles premier régnait : une révolte impie
Tente de renverser l'antique monarchie ;
335 Un parlement rebelle, et bravant toute loi,
Sans pudeur à sa barre ose appeler son roi :
On lui présente, au nom du sénat régicide,
De crimes simulés une liste perfide.
Charles, quoique indigné de cette trahison,
340 Affaibli par l'horreur d'une longue prison,
À la grandeur du roi joint le sang-froid du sage,
Et de ses assassins sait confondre la rage.
Mais du malheureux prince ils ont juré la mort.
Quatre seigneurs en vain, d'un généreux accord,
345 Au péril de leur vie, embrassent sa défense,
Leur vertu fut, hélas ! Leur seule récompense.
L'arrêt est prononcé ; le héros, sans pâlir,
En apprend la nouvelle et s'apprête à mourir.

Avec attendrissement.

350 Un enfant... de ton âge, est, dans son sort funeste,
Le seul soulagement, le seul bien qui lui reste.

Louis prend son fils sur ses genoux et l'embrasse plusieurs fois.

L'illustre condamné sur ses genoux le prend,
Le couvre de baisers, et dit à cet enfant :
"Demain pour les anglais c'est un grand jour de fête,
Ô mon fils, de ton père ils vont trancher la tête....
355 Sois plus heureux que moi." Tu pleures, mon cher fils !

LE DAUPHIN.

Il me semblait, papa, voir Charles dans Louis.
Si j'étais cet enfant, ô ciel !

LOUIS, vivement ému.

Que veux-tu dire ?

À part.

Il est trop vrai, peut-être, et c'est Dieu qui l'inspire.

Haut.

360 Ne m'interrompez plus ; je reprends mon récit.
Le jour fatal arrive ; à l'échafaud conduit,
Charles veut à son peuple en vain se faire entendre,
Lui dire un triste adieu, d'une voix douce et tendre ;
Par ses vils assassins ses accents sont couverts.

Il meurt ; des cris joyeux s'élancent dans les airs ;
365 Le bourreau prend sa tête et d'un bras parricide,
Il l'élève en criant : c'est celle d'un perfide.
Ainsi périt un roi digne d'un meilleur sort.
Cromwel, qui l'immola, vengea bientôt sa mort.
370 Sous le voile trompeur du républicanisme,
Cet hypocrite adroit parvint au despotisme ;
Et tremblant, invisible au fond de son palais,
Sut, d'un sceptre de fer, écraser les anglais.
Il jouit de son crime et de sa perfidie ;
Et dans son lit, paisible, il termine sa vie.

LE DAUPHIN.

375 Un pareil attentat demeurer impuni !
Juste ciel, ton tonnerre était donc amorti !

LOUIS.

Des pleurs de la vertu, des triomphes du vice,
N'accusons pas, mon fils, la céleste justice.
Elle éprouve les bons au milieu des fléaux ;
380 Elle donne aux méchants leurs remords pour bourreaux.
Voyez ici Cromwel entouré de furies,
De ses crimes affreux enfantements impies,
Ne pouvant à son Dieu montrer que ses forfaits ;
Sans amis (les méchants n'en connurent jamais) ;
385 Voyant des assassins dans toutes ses victimes
Exhaler dans la rage et son âme et ses crimes,
Et là, Charles premier, dont l'oeil doux et serein,
Fixe de son trépas l'appareil inhumain ;
Qui, fort du calme heureux que l'innocence donne,
390 Aime encor ses bourreaux, les plaint et leur pardonne.
Que préféreriez-vous, mon cher fils, dites-moi,
Ou le lit de Cromwel, ou l'échafaud du roi ?

LE DAUPHIN vivement.

Ah ! Papa, l'échafaud, la mort n'a rien d'horrible.
La mort du criminel, est la seule terrible.

LOUIS, transporté de joie.

395 Embrasse-moi, mon fils, objet de mon amour.
Grave bien dans ton coeur la leçon de ce jour.

SCÈNE III.

Les Précédents; Lamoignon.

Il entre d'un air triste et pensif. Le Dauphin et les Commissaires se retirent.

LOUIS, à son fils.

C'est Lamoignon..... Sortez.

SCENE IV.

Louis, Lamoignon.

LAMOIGNON.

Prince, il faut du courage.

LOUIS.

J'en ai.

LAMOIGNON.

Les assassins ont assouvi leur rage,
D'Orléans est vainqueur, et.... L'arrêt est porté.

LOUIS.

400 Tant mieux ; je sors enfin de ma perplexité.
Pour moi depuis longtemps quel fléau que la vie ?
Leur fureur m'en délivre, et mon âme affranchie,
Vers l'immortalité va prendre son essor.

Il se promène à grands pas. Silence de quelques minutes.

405 Peuple ingrat, que j'aimais, que je chéris encor,
Dis-moi, que t'ai-je fait, et quel démon t'égare,
Jusqu'à verser mon sang par un arrêt barbare ?

Silence encore.

Mais non ; tu fus trompé ; je ne t'impute pas
Le mal que, sous ton nom, font quelques scélérats ;
Tu n'es que l'instrument aveugle et déplorable
410 Les perfides complots d'un mortel exécration,
D'un serpent qu'en mon sein j'ai toujours réchauffé,
Et qu'un roi défiant eût sans doute étouffé....
Hélas ! Je lui pardonne ; et puisse sur la France,
Ne point de mon trépas retomber la vengeance.....
415 Mon peuple, abreuve-toi, si tu veux, de mon sang ;
Mais craints de conquérir à ce prix un tyran.
Si la félicité peut naître au sein du crime,
Que ma mort de tes maux ferme du moins l'abîme,
Frappe-moi ; mais sans haine ; un jour, ouvre les yeux,
420 Regrette-moi, mon peuple, aime-moi, sois heureux,
Tels sont les vœux derniers que profère ma bouche !

LAMOIGNON, se jetant à ses pieds.

Ô Louis, ô mon roi ! Quel monstre assez farouche,
Pourrait et vous entendre, et ne pas s'attendrir ?
À vos genoux sacrés, c'est à moi de mourir.
425 Je n'ai pu vous sauver ; que fais-je sur la terre ?
Quand, du bien, l'honnête homme en son coeur désespère.
Il appelle la mort, trop lente à le frapper.
La tombe est le manteau qui doit l'envelopper.

LOUIS, le relevant.

Ô mon cher Lamoignon, ô mon ami fidèle !
430 Des vertus aux humains conservez le modèle :
Il est trop précieux, dans ce siècle pervers.

SCÈNE V.

Les Précédents ; Desèze et Tronchet.

LOUIS.

Vous venez, chers amis, partageant mes revers,
Dans mes derniers moments, soutenir ma constance.

DESÈZE.

Nous venons à votre âme apporter l'espérance.
435 Le jugement fatal à peine était rendu,
Nous sommes introduits ; mon collègue éperdu,
Par sa mâle éloquence étonne l'assemblée.
Quoi, dit-il, d'une voix attendrie et troublée.
Louis est condamné, se peut-il ?... et cinq voix
440 Enverront à la mort le plus juste des rois !....
Mais l'arrêt est porté ; sénateurs inflexibles,
Vos coeurs à la pitié font voeu d'être insensibles ;
Qu'à l'intérêt public ils soient au moins ouverts.
Louis est abattu ; Louis est dans vos fers ;
445 Il ne saurait vous nuire, et cet auguste otage,
D'une profonde paix pourrait être le gage.
Je dis plus, persistez dans votre jugement ;
Mais de l'exécuter attendez le moment.
Quand l'Europe à la paix par vos armes forcée,
450 Sera de vos États à jamais repoussée ;
Quand votre pavillon sur les mers respecté,
Partout impunément sera moins insulté,
Alors, si vous pensez qu'un peuple magnanime
Doive à sa liberté cette illustre victime,
455 Si la clémence est basse et moins digne de vous,
Frappez ; Louis est là, Qui ne peut fuir vos coups ;
Mais si l'oubli fatal de toute politique,
Osait dicter la mort, dans cet instant critique,
Contre vous toute entière, excitée à la fois,
460 L'Europe écraserait la France de son poids.
Vos soldats pourront-ils, quelque soit leur courage,
De cette masse énorme arrêter le ravage ?
N'allez pas de vingt rois, provoquant les fureurs,
Livrer votre patrie aux plus cruels malheurs.

465 Ainsi parle Tronchet ; une terreur soudaine
A frappé les esprits, qu'il calme et qu'il ramène.
Le Sénat d'un sursis sent la nécessité ;
Demain ce grand objet doit être discuté.
Nous pourrons réussir, pendant cet intervalle,
470 À faire révoquer la sentence fatale.
Peut-être vos dangers agitant les esprits,
En faveur de son roi réveilleront Paris.
Qu'il ose se montrer....

LOUIS, vivement.

Ami tendre et fidèle,
Réprimez, croyez-moi, l'excès de votre zèle,
475 Plutôt que d'exciter les plus légers combats.
J'aimerais mieux souffrir mille et mille trépas.
Du sang de mes sujets je fus toujours avare :
Je ne veux point apprendre à devenir barbare.
Si pour les factieux je suis un ralliement,
480 Que leurs torches, amis, s'éteignent dans mon sang.

SCÈNE VI.

**Les Précédents ; Deux commissaires de la
Commune.**

PREMIER COMMISSAIRE.

Quand Louis condamné va subir son supplice,
Tout défenseur ici n'est plus que son complice.

LAMOIGNON, avec indignation.

Son complice !.... Ah ! Ce mot convient mal à Louis !
Le crime a des fauteurs, la vertu des amis.
485 Toi qui devrais, des lois organe respectable,
Adoucir leur rigueur, même envers un coupable,
C'est ton roi que tu viens insulter aujourd'hui !....
Vil insecte !.... Jamais fus-tu plus loin de lui ?

LE MÈME COMMISSAIRE.

Je sais comme on punit un insolent esclave :
490 Tu connaîtras bientôt mon pouvoir.

LAMOIGNON.

Je le brave.
Par un fer assassin, si mon roi doit périr,
Le suivre est dans mon coeur le plus ardent désir.
Mais non ; votre fureur sera mal assouvie,
Dieu saura conserver sa précieuse vie.
495 Peuple abusé, ton roi, grâce au ciel protecteur,
Vivra pour ton amour, vivra pour ton bonheur.
Cher prince, ah ! Permettez qu'à vos pieds que j'embrasse.

LOUIS, le pressant dans ses bras.

Illustre et tendre ami, c'est-là qu'est votre place.

À ses trois conseils, en montrant son coeur.

Tant qu'il respirera, vous y serez toujours.
500 Ô vous dont l'amitié vient consoler mes jours,
Généreux défenseurs, dont la noble éloquence
Ah, malgré les poignards, plaidé pour l'innocence,
Certes, pour la sauver, il ne vous manqua rien,
Que de la présenter à des hommes de bien.
505 Recevez mon adieu.... c'est le dernier, sans doute,
C'est celui de mon coeur. Ah !..... Combien il lui coûte...

DESÈZE.

Non, prince, espérez mieux, nous nous verrons encor ;
Nous l'anéantirons, ce jugement de mort.
Le peuple et le Sénat, d'un accord unanime,
510 Verront, détesteront, répareront leur crime ;
Vous nous serez rendu.

LOUIS.

Non, je l'espère peu,
Mais on m'arrache à vous.... Ah, chers amis ! Adieu....

*Louis et les Commissaires entrent dans le cabinet. Les défenseurs
sortent.*

ACTE III

Même décoration qu'à l'acte précédent : Il est neuf heures du matin.

SCÈNE I.

Louis, Deux Commissaires.

LOUIS.

De témoins importuns, quoi ! Sans cesse entouré,
Ne puis-je être à moi-même un seul instant livré ?
515 Dans l'état où je suis, un repos salutaire,
Au corps comme à l'esprit est pourtant nécessaire.
Ah ! de vos fonctions la triste austérité,
Est-elle incompatible avec l'humanité ?

UN COMMISSAIRE.

Non certes, nous sortons ; mais quand, par notre absence,
520 Nous laissons une trêve à notre surveillance,
Souffrez que de ce lieu, prudemment visité,
Tout instrument de mort soit par nous écarté.

LOUIS.

Croyez-vous que je puisse, en ma rage insensée,
D'un suicide affreux concevoir la pensée ?.....
525 Que je fasse, au mépris des lois de l'Éternel,
D'un homme malheureux, un homme criminel ?
Que j'ose, sans son ordre, et bravant sa justice
Quand ma prison me gêne, en briser l'édifice ?
Quand je puis, illustré par l'excès du malheur,
530 De la main des bourreaux, périr avec honneur,
Irai-je, par un crime, avilir ma mémoire !
Non, non : détrompez-vous, si vous l'avez pu croire.
Louis, qui, dans son Dieu, met son unique appui,
Demain saura mourir.... Et sait vivre aujourd'hui.

DEUXIÈME COMMISSAIRE.

535 Ô sublime vertu ! Le cœur le plus sauvage,
Peut-il, sans l'admirer, entendre ton langage ?
Nous vous laissons, Louis.

LOUIS.

Mortels compatissants,

J'adresse au Ciel pour vous mes vœux reconnoissants.

Ils sortent.

SCÈNE II.

LOUIS seul.

Je puis donc, délivré d'une affreuse contrainte,
 540 Respirer un moment, sans témoins et sans crainte.
 Je puis descendre en paix, dans ce cœur déchiré,
 Démêler le chaos dont il est entouré ;
 Chercher, en écartant tous ses voiles funèbres,
 Un fanal nécessaire au milieu des ténèbres ;
 545 Déterminer enfin, guidé par la vertu,
 L'assiette qui convient à mon être abattu !....
 Je me cherche en moi-même : est-ce un rêve, un délire,
 Qui sur mes sens trompés, exerce son empire ?
 Hélas ! il est trop vrai ; l'excès de mon malheur
 550 N'est point d'un songe vain la fugitive erreur.
 Oui, Louis aux bourreaux, peut-être aujourd'hui même
 Doit présenter son front, qu'orna le diadème.
 Car je n'embrasse point cet espoir d'un sursis,
 Qu'hier m'ont apporté de vertueux amis.
 555 Les tigres, dont la rage immole l'innocence,
 Brûlent d'exécuter leur cruelle sentence.
 Ils ont soif de mon sang, les plus légers délais
 Pourraient de leur fureur renverser les projets.
 Ô France, ô ma patrie, ô terre infortunée !
 560 Quelle va désormais être ta destinée ?....
 En proie aux scélérats, brûlants de tous les feux,
 Qu'allument dans ton sein leurs complots factieux,
 Dans les convulsions d'une horrible anarchie,
 Ah ! Je vois expirer ta force anéantie,
 565 Et vingt tyrans bientôt se partager entre eux,
 De ton sein démembré les lambeaux malheureux.
 D'un aussi bel empire, ô destin déplorable !....
 Je me le représente en ce tems mémorable,
 Où puissant, redouté sur la terre et les mers,
 570 Il semblait à ses lois asservir l'Univers,
 Et je l'asservissais !... Et semblable à la foudre,
 Un seul de mes regards eût plongé dans la poudre
 Ce peuple révolté qui, sur son souverain,
 Ose aujourd'hui porter une coupable main !...
 575 Ainsi, de l'Éternel les décrets immuables,
 Renversent des humains les grandeurs périssables,
 Et son bras tout-puissant fait tomber quelquefois
 Le fer, qu'un fil suspend sur la tête des rois...
 Heureux si le destin, auquel je suis en butte,
 580 N'eût entraîné que moi dans ma terrible chute,
 Et si, seul malheureux, seul en proie aux revers,
 Les fers de mes parents n'aggravaient point mes fers.
 Ô mes enfants ! Ma soeur ! Ô ma chère Antoinette !
 Pardonnez-moi l'abîme où mon malheur vous jette :
 585 Des captifs, comme moi, moi, vous subissez le sort ;
 Peut-être, comme moi, subirez-vous la mort. La mort...

Quoi ! ces bourreaux, dans leur sombre vengeance,
Frapperaient l'amitié, la vertu, l'innocence !
Et pour mettre le comble à leurs affreux desseins,
590 D'un sang si précieux, ils rougiraient leurs mains !
Cette idée est affreuse... Une glace mortelle
A navré mes esprits... Je tremble... Je chancelle...
Mes genoux affaiblis se dérobent sous moi.
Qui me délivrera de ce moment d'effroi ?...
595 J'entends du bruit, on ouvre. Ah ! Que vient on m'apprendre ?

SCÈNE III.

**Louis, Le Ministre de la Justice, Deux
Commissaires de la Commune.**

LE MINISTRE.

Vous n'avez plus, Louis, de sursis à prétendre ;
Par le Sénat français, le jugement porté,
Dans une heure au plus tard, doit être exécuté.

LOUIS.

Je vois, sans me troubler, le trépas qu'on m'apprête ;
600 Mais avant qu'aux bourreaux je présente ma tête ;
Qu'on me permette au moins de dire dans ce lieu,
À ma triste famille un éternel adieu !

LE MINISTRE.

Elle va s'approcher, et je l'ai prévenue.

LOUIS, à part.

Mon coeur, hélas ! Désire et craint cette entrevue.

Haut.

605 Me refusera-t-on, dans ce fatal moment,
D'un ministre des cieux le secours consolant ?

LE MINISTRE.

Daignez fixer un choix, me le faire connaître,
Vos vœux seront remplis.

*Louis s'approche d'une table, écrit le nom et la demeure du prêtre, et
remet le billet au ministre.*

Vous l'allez voir paraître.

*Il se retire. Louis se promène quelques moments à grands pas, et
passe dans son cabinet.*

SCÈNE IV.

Deux Commissaires de la Commune.

PREMIER COMMISSAIRE.

610 Au gré de nos projets, je vois tout réussir,
Embrassons-nous, amis, le tyran va périr.
Hier, de ses conseils, l'éloquence importune,
Avait séduit les coeurs et changé sa fortune.
Si Danton, avec art maîtrisant les esprits,
615 N'eût fait au lendemain ajourner le sursis,
Le Sénat, oubliant sa grandeur magnanime,
Ravissait à nos coups cette illustre victime.

DEUXIÈME COMMISSAIRE.

Je l'ai craint un moment ; mais grâce au ciel, enfin
Notre pouvoir l'emporte, et n'aura plus de frein ;
620 Si Chambon, si Roland, osent rester en place,
De leurs têtes ils paieront leur indiscrète audace,
Et leur mort apprendra que nous et nos amis,
Seuls de l'autorité, devons être investis.
On vient ; c'est du tyran la famille explorée.

PREMIER COMMISSAIRE.

Bientôt la république en sera délivrée.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Louis, Marie-Antoinette, Élisabeth, Les Enfants du Roi.

ANTOINETTE.

625 Où peut-il être, ô ciel !...

LOUIS, sortant du cabinet.

Qu'entends-je ?...

ANTOINETTE, l'embrassant.

Ah, cher époux !

ÉLISABETH.

Vos enfants, votre soeur, embrassent vos genoux.

Ils se jettent tous à ses pieds.

LOUIS, les relèvent.

Que vois-je ? Est-il possible, ô moment plein de charmes !
 Vous m'êtes tous rendus... Quoi ! Vous vers versez des larmes !
 Ces mots portent le trouble en vos coeurs éperdus !...
 630 Vous détournez les yeux !... Oui, vous m'êtes rendus.
 On peut bien m'arracher ma vie infortunée,
 Ma vie à tant de maux tristement condamnée ;
 Mais lorsque je jouis de vos embrassements,
 Me ravir la douceur de ses derniers moments,
 635 Troubler le calme heureux de mon âme paisible,
 Ah ! Cet effort à l'homme est sans doute impossible.
 Il serait trop affreux de perdre, sans retour,
 Les objets adorés d'un vertueux amour ;
 Mais nous nous rejoindrons, j'en ai la confiance !

ANTOINETTE.

640 Ô Louis, cette idée est ma seule espérance.
 Au milieu des horreurs de mon funeste sort,
 Et le jour et la nuit, je désire la mort ;
 Je la veux, la cherche, à grands cris je l'appelle.
 Ah ! C'est en vain, sa faux ne sait qu'être cruelle.
 645 Si sa main bienfaisante eût exaucée mes vœux,
 Le soleil en ce jour n'eût pas luit pour mes yeux.
 Condamnée au tourment, à l'opprobre survivre...
 Mon époux me précède, il n'eût fait que me suivre...
 Je sais qu'on me destine un trépas infamant,
 650 À de vils tribunaux, livrée indignement,
 Il n'est point, je le sais, de supplice et d'outrage,
 Que n'aient préparés la vengeance et la rage :
 L'instant même en approche, et bien loin que dans moi,
 Son image terrible excite quelque effroi,
 655 Ce consolant espoir affermit ma constance ;
 Mon âme, en s'y livrant, frémit d'impatience...
 Quoi ! J'aurai vu couler, versé par la fureur,
 Le sang le plus sacré, le plus cher à mon coeur !
 À mes yeux éperdus, des hordes forcenées,
 660 Auront de tous les miens tranché les destinées,
 Et je pourrais encor sourire à d'autres vœux,
 Qu'à ceux de les rejoindre, et de périr comme eux.
 Non, non. Ah ! Du destin, si jamais la clémence,
 Remettait en mes mains les soins de ma vengeance ;
 665 Si je pouvais, du meurtre épuisant les horreurs,
 À mon tour vous frapper, lâches conspirateurs,
 Antoinette, à ce prix, pourrait chérir la vie.

Vers 667 : il manque une rime à "vie". |

.....
 Mon fils, si Dieu vous place au rang majestueux,
 670 Où brillèrent longtemps vos augustes aïeux,
 Pensez à votre père, et vengez son supplice ;
 Au bruit du châtement, que l'Univers frémissse ;
 Que les peuples tremblants apprennent à jamais
 À respecter les rois que le ciel leur a faits.

LOUIS.

675 Antoinette, ah ! bien loin d'allumer dans son âme,
D'une aveugle fureur la criminelle flamme,
Appliquez-vous sans cesse à lui bien enseigner,
Que le grand art des rois est l'art de pardonner ;
Que de son peuple un jour il se montre le père :
680 Cette seule vengeance et digne de me plaire.

ANTOINETTE.

Quel touchant héroïsme ! Ô Louis, cher époux
Ah ! Combien Antoinette est moins grande que vous
Aurais-je, juste ciel, par des excès coupables,
Attiré sur Louis les maux dont tu l'accables ?
685 Sur moi seule, grand Dieu, verse tout ton courroux ;
Protège l'innocence, et sauve mon époux !

LOUIS.

Chère épouse, écartez cette cruelle image...
Nos maux et mon trépas ne sont point votre ouvrage :
Le ciel a tout conduit, son invisible main
690 A seule armé le bras qui va percer mon sein.
Aux lois du Tout-Puissant ne soyons point rebelles ;
Présentons à ses coups des victimes fidèles.
La vertu sait du sort tempérer la rigueur,
Et du sein des revers, fait naître le bonheur.

Il les embrasse tour-à-tour.

SCÈNE VI et DERNIÈRE.

**Les Précédents; Le Confesseur du Roi,
Santerre, détachement de la garde nationale.**

Ils se tiennent dans l'enfoncement.

ANTOINETTE.

695 Ciel ! Que vois-je !...

LE CONFESSEUR.

Ô Louis !...

LOUIS.

Approchez-vous, mon père,
Mon coeur vous attendait, c'est en vous que j'espère.

à Santerre.

Je vous suis à l'instant... ô ma femme ! ô ma soeur !
Ô mes tendres enfants !... venez tous sur mon coeur :
Recevez les adieux de l'ami le plus tendre !...

à Antoinette.

700 Venez... Elle chancelle, et ne peut plus m'entendre. Antoinette
!...

ANTOINETTE.

J'expire !...

LOUIS.

Ah ! Reprenez vos sens...
N'ajoutez pas encore à mes affreux tourments.
Faut-il que ce soit moi, dans ce moment terrible,
Qui cherche à consoler votre coeur trop sensible ?
705 De grâce, épargnez-vous des transport superflus...

ANTOINETTE.

Ô ciel, c'en est donc fait !... Je ne le verrai plus...

À la garde avec violence.

C'est vous dont la fureur, lâchement effrénée ;
Dirige sur son sein votre main forcenée !...
Quoi ! Vous ne craignez pas que la foudre du ciel
710 Ne renverse avec vous votre complot cruel,
Et que d'un Dieu vengeur l'éclatante justice
N'apprenne et vos forfaits et votre prompt supplice ;
Mais vous bravez le ciel, et le ciel irrité
Laisse un pouvoir sans frein à la perversité.
715 Ne pensez pas pourtant que sa foudre endormie,
Toujours de vos projets respecte l'infamie.
Non, non. Un jour viendra que son bras tout puissant
Brisera de vos lois l'édifice sanglant :
Vous-mêmes, et mon âme en nage dans la joie ;
720 D'un vainqueur furieux vous deviendrez la proie.
Trahis, exterminés, poursuivis en tous lieux,
Privés avec horreur et des eaux et des feux ;
Dieu même, en traits de sang, sur votre front perfide,
Imprimera ces mots : Fuyez un parricide.

LE DAUPHIN.

725 Loin d'irriter des coeurs qu'il faudrait attendrir,
Oh ! Maman, laissez-nous le soin de les fléchir !

À sa soeur.

Suivez-moi... Votre frère est sûr de sa conquête.

Le Dauphin et la jeune Princesse se jettent aux pieds des gardes.

Ah ! D'un père innocent ne tranchez pas la tête !
Coupez plutôt la mienne...

LA PRINCESSE.

Et puis la mienne...

LE DAUPHIN.

730 Daignez à l'Assemblée accompagner mes pas... Hélas !

Santerre à quelques Soldats.
Emmenez ces enfants.....

LE DAUPHIN.

À vos pieds que j'embrasse,
Ne me refusez pas cette dernière grâce.....

SANTERRE.

Soldats, qu'on les emporte.....

On les emporte.

ANTOINETTE.

Ah ! Cruels, arrêtez !...

LOUIS.

Mon fils....

LA PRINCESSE.

On nous sépare...

LE DAUPHIN, à ses parents.

Et quoi, vous nous quittez !

On l'entraîne de force.

SANTERRE, à Louis.

735 Marchons, il en est temps...

À quelques soldats, montrant Antoinette et Elisabeth.
Soldats, veillez sur elles

ANTOINETTE, se précipitant sur la garde.

Non, je puis affronter vos cohortes cruelles.
Entends-moi, cher époux...

ÉLISABETH.

Louis... Mon frère...

LOUIS, sortant précipitamment.

Adieu...

ANTOINETTE.

Il nous fuit... Se peut-il ?... On l'entraîne... Ah ! Grand Dieu !
Suivons ses pas... Courons...

Louis disparaît, Antoinette tombe dans le sein d'Elisabeth.

Je me meurs...

ÉLISABETH.

Antoinette...

Elles s'évanouissent l'une et l'autre.

SANTERRE.

740 Profitons de l'état où la douleur les jette.

À quelques soldats.

Qu'on les transporte ailleurs...

À sa suite.

Et nous, sans nul retard
Dans le sein du despote, enfonçons le poignard.

Ils sortent d'un côté, tandis qu'on emmène Antoinette et Elisabeth de l'autre.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].